

RECITS ECOFEMINISTES OU COMMENT SE SAISIR DU PRESENT

PREAMBULE

Cet exposé vise une réactivation typiquement écoféministe : réactivation des histoires qui donnent le goût et l'envie de l'action ici et maintenant, là où nous sommes, pour y changer les rapports de force qui nécessairement passent par nous, nous qui sommes parties prenantes des institutions et des lieux où nous travaillons, où nous jouons, où nous aimons ; réactivation d'une culture de la transmission des expériences, des contre-histoires et des récits à la fois sombres et joyeux qui ouvrent des possibilités pour l'action et la pensée dans une situation où la vie sur Terre semblerait condamnée ; réactivation des mondes et des histoires qui nous importent et qui sont nécessairement multiples tant il est évident que le sens de l'importance se construit dans les méandres de la mémoire et de l'expérience collectives, partielles et partiales qui ne peuvent jamais être globalement et universellement partagées par tou·te·s.

Aujourd'hui, il est utile de mettre en avant ce geste de la réactivation et le pluralisme qui le sous-tend parce que se manifeste de plus en plus, au sein du mouvement environnementaliste, deux tendances corrélées. Premièrement, l'émergence d'un certain goût pour le diagnostic monolithique, global, et l'idée scientiste selon laquelle, de ce diagnostic on peut déduire ce qui reste à faire. On va même jusqu'à revendiquer, vouloir, *désirer*, l'état d'urgence dit climatique. On assiste là à une montée en puissance d'un hyperréalisme qui demande à ce qu'on se mobilise tous et toutes pour la cause et qu'on ne vienne pas troubler la mobilisation avec d'autres affaires qui pourraient nous tenir à cœur. La hiérarchie des causes se rigidifie. Deuxièmement, l'émergence d'un certain goût pour l'évasion intimiste, la reconnexion et le retour aux sources où la question de la transformation des rapports de force ne se pose plus, ou ne se pose plus qu'en des termes assez flottants des « mondes », où l'on oppose le nôtre au leur, le terrestre au capitaliste, le bien au mal. Il y est question d'affects et d'attachements ; du fait qu'on aime à tourner le dos à tout ce qui a pu nous constituer et machiner avant. La standardisation, la modélisation, l'abstraction, sont autant de choses dont on se débarrasse au tournant d'une phrase poétique. Bref, d'un côté l'hyperréalisme, de l'autre, l'hyperromantisme.

Face à l'hyperréalisme, l'écoféminisme propose une culture de la transmission des généalogies rebelles qui place les femmes et genres marqués dans d'autres espace-temps et qui réhabilite cette idée simple selon laquelle l'étoffe du monde est multiple. Il n'y a pas une seule et vraie réalité globale qui puisse subsumer toutes les autres, même pas la réalité du climat qui n'est qu'une partie du problème et qui elle aussi est appréhendée de façons diverses et variées. Plutôt,

il y a des expériences et des sensibilités enchevêtrées, enfouies, qui demandent à être réactivées. Face à l'hyperromantisme, l'écoféminisme oblige les femmes et genres marqués à s'ancrer dans la situation qui sont la leurs, aussi complexe soit-elle, et d'y affronter la destructions en cours, d'en rendre compte, de la traverser disent-elles encore, de telle façon à ce que des chemins puissent se frayer à l'intérieur de cette situation, en prises avec les rapports de force qui les façonnent, et non au détriment ou malgré cette situation. Il n'y a pas de lieu hors rapport de force où la reconnexion d'avec la nature ne porterait pas à conséquence. C'est ce que j'aimerais aborder.

Pour le comprendre, il est utile de savoir que, du point de vue des écoféministes, le présent est le fait et le produit d'au moins cinq siècles de méfaits et de crimes perpétrés. L'écoféminisme est ce mouvement qui remet en cause la Modernité et qui dès lors peut envisager la connexion entre plusieurs formes de domination – le patriarcat, l'extractivisme, le racisme – en pointant leur origine commune dans les conquêtes et les révolutions menées par l'homme blanc moderne à partir du 16^e siècle. En ce sens, on peut dire que l'écoféminisme vise une transition civilisationnelle et que la sortie du capitalisme est nécessairement doublée d'une sortie du modernisme. Le rapport borné et spécialisé au monde vivant qui a été mis en place par les modernes, le rapport borné et spécialisé qu'ont mis en place les modernes à tout ce qui n'était pas l'Homme blanc, notamment à travers la science, l'expertise, l'ingénierie, et l'idée que la Raison est incarnée par l'homme moderne, tous ces rapports doivent être revu de fond en comble. Pour le faire, pour changer les rapports, les écoféministes racontent des histoires, d'*autres* histoires que celles usuellement véhiculées sur le progrès, l'émancipation et le génie humain. Elles réactivent des récits d'héritage qui les positionnent autrement dans la modernité et l'histoire des cinq siècles passés. C'est ainsi qu'elles ne se laissent pas capter par l'hypperréalisme d'un seul réel qui subsumerait tous les autres faits et agirs.

L'exposé se fera en trois étapes. Je commencerai par parler des récits d'héritage. Ensuite, j'exposerai la façon dont les écoféministes s'opposent à l'idée selon laquelle le monde serait condamné. Finalement, troisième et dernière étape, j'aborderai le caractère à la fois sombre et joyeux des récits écoféministes proposés et comment il ne peut pas y avoir de joie sans qu'on ne cultive la capacité à traverser le désastre, à exprimer la tristesse et la colère face à ce qui s'est passé là, et se passe encore, et y engager la pensée (penser, nous le devons).

RECITS D'HERITAGE (1230 MOTS)

Lorsqu'on évoque l'écoféminisme, une multitude de voix, d'actions, de luttes, de continents, de femmes cis, trans ou autres, se présentent à notre imagination. On peut penser aux *Arpilleras* ces femmes en Amérique-Latine qui s'opposent au barrages pour la production

d'électricité verte et qui brodent des tapisseries pour se lier les unes aux autres, ou encore on peut penser à celles en France qui s'opposent à l'enfouissement des déchets nucléaires, qui manifestent et qui chantent et qui dansent dans les lieux d'enfouissement projeté, ou encore on peut penser à ces femmes, en Inde, au Kerala, qui ont réussi à arrêter l'extraction d'eau potable pour la confection de la boisson coca cola notamment en occupant les lieux d'extraction. Ou celles qui militent en Pologne, pour le maintien du droit à l'avortement, ou ou ou...

A chaque fois, les récits d'héritage mobilisés dans ces actions, sont différents. Les femmes revendiquent la différence et la spécificité des situations mais aussi des histoires et des généalogies rebelles qu'elles activent dans ces situations. Plus même, elles ne cessent de complexifier les généalogies et maintiennent ainsi la porosité des frontières du mouvement. C'est dire que les récits d'héritage sont au cœur de la multiplicité cultivée par le mouvement. Que l'éco-féminisme n'est autre que cet acte de réactivation qui implique ces récits. Mais q

Qu'est-ce que fabriquer un récit d'héritage ?

Dans un article récent paru dans la revue *Terrestre*, Isabelle Cambourakis rappelle que « l'écoféminisme est aussi né au moment où [Françoise] d'Eaubonne [l'activiste lesbienne qui en France a inventé le terme et la nécessité d'une lutte écoféministe au début des années 1970] volait des bâtons de dynamite dans les mines près de Fessenheim. »ⁱ Le sabotage et l'action violente font donc partie de l'héritage. Et à Emilie Hache de renchérir dans ce même numéro, paru en octobre, et de suggérer, à travers l'étude des mythes chtoniens de la Grèce antique, que ce ne sont pas les femmes qui seraient particulièrement proches de la Terre, de par leur corps, de par leurs expériences, mais que tous les humains sont concernés par ce lien d'appartenance à la Terre. Que les hommes aussi sont nés de la terre. Nous sommes tous et toutes le fait de la terre.

Sabotage, nées de la terre,... Ce sont là des récits d'héritage qui résultent d'un geste typique. Les écoféministes s'attaquent aux limites qu'on leur impose, en l'occurrence, la caractérisation pacifiste de leurs luttes ou le rapprochement des femmes à la nature, et elles le font non pas en critiquant les étiquetages, ni en les esquivant mais en les plongeant dans le « vivier des possibles »ⁱⁱ qu'est le passé. Ce vivier des possibles qu'est l'héritage. Comme le précise Emilie Hache, on ne fait pas voler en éclats l'analogie femmes-nature et les assignations qui s'y nichent, en reculant, en s'excusant, en rassurant les inquiets, en triant le vrai et le faux, mais plutôt, on le fait « en s'enfonçant encore davantage dans les chemins de la mémoire collective contenue dans la langue pour s'en réapproprier. »ⁱⁱⁱ Et Isabelle Cambourakis fait remarquer, finement, qu'il y en a d'autres qui s'intéressent à la mémoire collective, tel Andreas Malm ou les initiateurs d'Extinction Rebellion, mais qu'on sent chez eux comme un goût pour le positivisme.

Ce point est important. Le positivisme suppose qu'une bonne analyse du passé et en l'occurrence des luttes – puisque c'est de cela qu'il s'agit pour XR – une analyse bien faite, plus ou moins exhaustive, permet d'apprendre c'est-à-dire de poser un diagnostic qui à son tour ouvre des pistes pour de la déduction. L'analyste qui a un goût pour le positivisme dira : voici les luttes du 20^{ème} siècle, celles qui comptent, celles qui ne comptent pas, et toutes les déductions pour l'avenir et pour la lutte, qu'on peut en tirer. Qu'est-ce qui marche, qu'est-ce qui ne marche pas, qu'est-ce qui est bien, qu'est-ce qui ne l'est pas, qu'est-ce qui est risible, futile, inefficace, et qu'est-ce qui réalise une réelle avancée ? Une telle analyse rigoureuse et systématique des luttes du passé peut être utile et elle a même donné lieu à des livres activistes inspirantes comme celui-ci d'Andrew Boyd, *Le joyeux bordel*, mais – et j'insiste – ce n'est pas cela que font les écoféministes lorsqu'elles fabriquent des récits d'héritage. Elles ne font pas d'analyses systématiques des luttes mais elles travaillent la multiplicité et plongent dans le passé.

S'enfoncer dans les chemins de la mémoire collective est une entreprise hasardeuse, aventureuse, joyeuse, risquée, qui se fait le plus souvent sur base d'intuitions, de bribes d'information et de la sensation qu'il y a quelque-chose, là, qui pourrait importer. Les femmes s'enfoncent dans la mémoire parce qu'elles ont été touchées. En outre, le plongeon dans le passé pratiqué par les écoféministes se fait le plus souvent en l'absence d'archives robustes, tant il est certain que le passé est peuplé de gens sans patronymes, de peuples sans nom, dont l'existence n'a été notée dans les registres officiels qu'au moment de leur disparition. Pourtant, ces peuples de l'ombre – si on peut les appeler ainsi – sont bien là, contenus dans la langue comme le dit Emilie Hache, ou laissant leur marque dans nos narines, comme le dit Starhawk. Et, rajoutent les écoféministes, ces peuples de l'ombre, peuvent, s'ils sont renforcés, réappropriés, réinventés, nous aider à nous transformer et à sortir, peu à peu, de la Modernité. Car tel est bien le pari.

Starhawk : J'avance avec l'odeur des bûchers dans les narines.

Monique Wittig : Souviens-toi de tes ancêtres et si tu ne le peux pas, invente-les / Souviens-toi et à défaut, invente

Vous voyez combien est loin la logique de la deductibilité ou de l'apprentissage fait à partir d'une analyse rigoureuse et systématique de la réalité passée. Plutôt, le geste écoféministe consiste à fabriquer des généalogies incarnées – nous sentons l'odeur des bûchers, nous avons été touchées –, et des généalogies diversifiées – nous réinventons les ancêtres qui ne sont jamais donnés une fois pour toutes et qui se multiplieront d'action en action, de situation en situation. Le geste consiste à expérimenter ces généalogies incarnées et diversifiées pour que nous puissions, à partir de ces filiations, nous repositionner dans le présent et *sentir* ce présent autrement. Les écoféministes fabriquent des héritages et elles les complexifient, rajoutent des branchements,

créent des attaches supplémentaires, pour susciter des nouvelles sensations et perceptions chez celles et ceux qui veulent bien s'en emparer. Quid des bâtons de dynamite ? Quid de cette terre dont nous sommes nées ? Quid des bûchers et de l'odeur de la chair brûlée ?

Les récits d'héritage visent une transformation. Ils nous éloignent d'un présent sans dimensions, sans épaisseur, sans résonnance, un présent qui se donnerait à nous par le biais de l'analyse, et ce faisant, ils nous éloignent de cet Individu seul, responsable, rationnel, raisonnable, que nous sommes tous et toutes censés être, face à l'Etat ou à la Société qui serait la seule entité collective réellement importante à qui nous aurions à rendre des comptes. Pour les écoféministes, rien n'est moins sûr. Nous avons aussi et surtout à rendre des comptes à ceux et celles qui nous ont précédé et qui rendent notre récalcitrance et notre résistance possibles. Nous avons à parler devant ceux et celles qui transmettent l'inspiration et la possibilité même d'un agir ou d'une pensée rebelles. En un mot, nous devons des comptes aux ancêtres, fussent-ils ou elles réinventés, et à leurs descendant·e·s, fussent-ils ou elles spéculées, fabulées, inventées. C'est dire que les descendant·e·s sont encore bel et bien là et que tant qu'il y aura de la réactivation, ils et elles ne disparaîtront pas.

Kimberly TallBear, prof à l'Université d'Alberta et descendante / membre des Sisseton Wahpeton Oyate :

Arrêtez de parler de nous au passé. Nous ne sommes pas mortes!

CONTRE UN MONDE CONDAMNE (1800 MOTS)

C'est de ce geste dont je vous parle ce soir, de la fabrication des généalogies diversifiées et incarnées qui garantissent la porosité des frontières. Des récits d'héritage qui sont au cœur de la multiplicité cultivée par l'écoféminisme. De la façon dont la plongée dans la mémoire collective offre une capacité critique puissante, bien plus puissante que la critique classique qui consiste en la mise en discussion des catégories politiques et éthiques, *parce que* ces généalogies nous transforment. *Parce qu'*elles changent nos corps et nos perceptions^{iv}. *Parce qu'*elles ne sont pas que des élucubrations cérébrales mais qu'elles engagent nos cerveaux, nos tripes et nos sentiments dans un autre *sentir* du présent. L'exposé passe alors de la question de la multiplicité et de la fabrication des récits d'héritages à la question du présent épais. Je parlerai maintenant du fait que les écoféministes, de par leurs attachements et filiations multiples, ne peuvent pas accepter que le monde serait condamné. Les récits d'héritage les placent dans un présent où tout est encore en jeu. Élaborons ce point.

Lorsque Starhawk dit qu'elle sent l'odeur des bûchers et qu'on sent avec elle la chair brûlée des sorcières, qu'on entend peut-être leurs implorations ou une malédiction proférée dans les flammes, on sent peu à peu combien nos corps sont en effet passés par là, c'est-à-dire que nous

gardons la trace de la chasse aux sorcières qui marque les débuts de la Modernité ou de façon plus générale, comme le dit Virginia Woolf, que nos cerveaux et le sang qui coule dans nos veines sont façonnés par les quatre siècles de subjugation passés (et pas que pour les femmes au sens strict du terme)^v. Nous avons acquis le mépris de la chair et de la sexualité, la haine des femmes singulières et marginalisées, la méfiance envers toute connaissance vernaculaire et lunaire du corps féminin, trans, ou autre. La tentative historique d'éradication d'une puissance féminine, lesbienne, *queer*, à la sortie du Moyen-Âge, nous la sentons résonner encore aujourd'hui, dans le mépris ou le dégoût ou la condescendance que peut susciter chez nous notre propre corps, notre sensualité, notre sensibilité ou ce que certains appellent encore aujourd'hui nos sensibleries.

Mais mais mais... En réalisant combien le présent résonne et fait sentir dans nos corps mêmes les tentatives d'éradications passées, nous réalisons aussi que nous portons en nous la mémoire de cette force féminine des marges qu'on a *tenté* d'éradiquer. En réalisant combien le patriarcat minimise et ridiculise la pertinence des paroles proférées par celles qui sont en colère aujourd'hui, nous saisissons aussi que, justement, des femmes en disant leur colère, réactivent cette force des marges qu'on a *tenté* d'éradiquer.

Mais mais mais... Nous sentons aussi que par le simple fait qu'on puisse élaborer ces pensées et sentir résonner le passé, que les jeux ne sont pas joués. Que de fait, la tentative d'éradication n'a pas réussi, sinon, nous ne serions même pas là pour en parler.

Greta Thunberg : How dare you ? Comment osez-vous continuer le business as usual ?

*Silvia Federici : Au moment même où nous sortons du capitalisme,
il est utile de savoir comment nous y sommes rentré·e·s. (livre le Caliban)/*

Nous sommes les yeux et les oreilles de ceux et celles qui ont été évincé·e·s (colloque Gand)

Pancartes lors des manifestations féministes contre Trump au printemps 2017 :

*« Nous sommes les petites-filles des sorcières que vous n'avez pas brûlées »
(We are the grand-daughters of the witches you didn't burn).*

Sentir l'odeur des bûchers, c'est reconnaître que la civilisation moderne et capitaliste s'est érigée sur la destruction des communs moyenâgeux, des contre-cultures populaires et de la puissance des femmes – et pas qu'elles d'ailleurs – et c'est aussi en prendre *acte*. Les activistes *wicca* ou sorcières contemporaines se rattachent à ce qui a été détruit. Elles se placent non pas du côté de la civilisation moderne mais du côté de ce que cette civilisation a coûté. Elles honorent non pas l'émancipation de l'humanité mais ce qui, malgré les bûchers, les génocides et les conquêtes, a su persister. Le temps linéaire du progrès et de l'effondrement – ce sont les deux faces d'un

même temps – est alors remplacé par le temps des résurgences, comme l'appelle Isabelle Stengers. C'est un temps épais, circulaire, qui brasse les bribes du passé ainsi que les réactivations du présent et qui sème ainsi les germes des reprises à venir.

Nous habitons le Chthulucène, dit encore Haraway, qui est un temps de la réussite et de la continuité du vivant. Un temps où les histoires de connexion et de ramification terriennes, sont racontées, transmises et honorées. Un temps où nous reprenons peu à peu le chantier de la réappropriation des savoir-faire collectifs et interspécifiques aux côtés de ceux et celles qui n'ont pas cessé de le faire.

Starhawk : Ne regardons plus l'horizon. Le futur est maintenant et il est un processus vivifiant.

Isabelle Stengers : Nous ne savons pas ce dont nous pouvons être rendus capables.

Nous ne savons pas. Certes, nous connaissons les faits et nous savons que des processus de réchauffement climatique sont bel et bien engagés ; que les objectifs de mitigation les plus désirables ne sont déjà plus atteignables ; que des biotopes, écosystèmes et paysages entiers ont été détruits et ce de façon irrévocable ; que la biodiversité est en chute libre parce que la destruction continue ; que la transition écologique s'en accommode bien et risque d'être une nième farce capitaliste ; et que nous sommes issu·e·s d'une violence civilisationnelle telle que pour la plupart d'entre nous, la sagesse interspécifique et la connexion à autre chose que l'humain se résume à un simple rapport de contemplation. Mais de tels faits ne font pas l'avenir. Ils esquissent plutôt les contraintes et exigences de ce dont on ne pourra plus faire abstraction. Ou dit encore autrement, nous savons tout ce qui vient d'être énuméré et chacun de ces faits est vrai, chacun de ces faits est à pleurer, mais nous ne pouvons pas dire pour autant que tout ce qui nous tient à cœur est voué à disparaître, pour la simple raison que l'action de transformation est en cours, que la tentative d'éradication est en cours... Par d'autres biais certes, mais elle continue.

Les écoféministes ne peuvent pas admettre que le monde est condamné pour la simple raison que si elles le faisaient, elles remettraient le feu aux bûchers. Affirmer que tout ce qu'on aime s'effondrera, signale aux aîeul·e·s mort·e·s et aux descendant·e·s qui sont encore bel et bien là, que tout a été en vain. Faire le deuil de ce monde, de ce qui nous importe et nous tient à cœur, c'est admettre que les connexions et les ramifications terriennes, aussi belles, dangereuses et envoutantes soient-elles, ne nous intéressent et ne nous convainquent finalement que très moyennement. Autrement dit, admettre que le monde est condamné voudrait dire que les écoféministes réintégreraient un présent unidimensionnel, sans résonnance, sans épaisseur, et qu'elles réendosseraient l'attitude des hommes modernes qui lucidement, humblement, acceptent la défaite au lieu de se déplacer, de faire ce pas-de-côté et de se rattacher à ce qui leur tient à cœur. C'est

pourquoi les écoféministes affirment haut et fort à tous ceux et celles qui veulent bien l'entendre : nous ne savons pas ! Nous ne savons pas quel sera notre avenir. Nous ne savons même pas, au fond, quel est notre présent, tant il est fait de résonnances et de réactivations du passé. Le présent est épais et le futur est radicalement indéterminé.

Rebecca Solnit reprenant Virginia Woolf : Le futur est dans le noir et il est incertain, et c'est la meilleure chose qu'il puisse être. The future is in the dark and it's the best it can be.

Les femmes de Greenham Common : Ici à Greenham, nous avons appris à déjouer l'emprise apocalyptique et à récupérer notre joie de vivre et d'agir (undoing the apocalyptic twist of mind).

Prenons l'argument par un autre bout. Lorsque Vandana Shiva dit qu'elle prend le relais des femmes Chipko qui dans les années 1970, en Inde, se sont collées aux arbres, les ont embrassés et encerclés pour empêcher que leurs forêts et leurs terres de subsistance ne soient exploitées par des compagnies privées avec l'aide de l'Etat, Vandana Shiva nous invite à faire de même. A répéter le geste. A réactiver. Elle ne nous demande pas à devenir Chipko – d'ailleurs, Starhawk et les activistes *wicca* ne nous demandent pas non plus à ce qu'on devienne toutes des sorcières – mais elle nous invite à prendre le relais de celles qui importent, qui nous ont touchées, qui nous ont intriguées, qui nous ont vivifiées, et à qui nous devons dès lors des comptes, ici et maintenant. Vandana Shiva nous incite à faire circuler la puissance féminine des marges qui *seule* peut nous convaincre et nous faire *sentir* que, partant de cette lignée et de cette puissance-là, se positionnant dans cette filiation-là, l'avenir *est* indéterminé. Les jeux ne *sont pas* joués. Aujourd'hui, les Chipko sont là, et leurs arbres aussi. Et de dire devant elles, devant eux, que tout est perdu, serait non seulement indécent mais quelque peu grotesque.

*Donna Haraway : Merci beaucoup messieurs mais les jeux ne sont pas encore faits.
The game is not over, thank you very much.*

Prendre le relais, ce n'est donc pas commémorer, ce n'est même pas « ne pas oublier » comme on aime à le dire lors des festivités officielles organisées en honneur des héros du passé. Ce n'est pas non plus mettre en lumière les luttes victorieuses. Certes, les Chipko ont emporté la victoire mais les bûchers nous interdisent d'en dire autant pour les sorcières. Plutôt, prendre le relais, c'est insister que les jeux ne sont pas joués, que l'issue n'est pas décidée. Et Vandana Shiva peut le dire, peut le penser, peut le sentir, parce qu'elle est ancrée dans un présent épais où elle est soutenue par des filiations et des généalogies rebelles. Elle sait que d'autres qu'elle n'ont pas laissé aux capitalistes et aux modernisateurs le dernier mot. Le raisonnement est simple : les femmes Chipko ne leur ont pas laissé le dernier mot, donc elle, Vandana Shiva, ne le fera pas non plus. Les héritages sont comme autant de talismans dont Joanna Macy dit qu'il nous en faut,

à chaque étape, contre la sidération de la fin des temps, pour que nous nous rappelions de ce qui nous tient à cœur et que nous puissions continuer à créer, travailler, jouer, aimer. Les talismans permettent de résister à l'emprise du réalisme apocalyptique.

Slogan activiste du mouvement pour la justice climatique :

Ils faut des ancrages et des racines pour traverser la tempête.

It takes roots to weather the storm.

Emilie Hache à la question « Face à ce monde en ruine, comment cultiver la joie ? » :

Comme tout le monde je crois. En aimant.

A LA FOIS SOMBRES ET JOYEUX (2300 MOTS)

A ce stade-ci de l'exposé, j'espère vous avoir convaincu·e·s ou du moins fait sentir que la fabrication des généalogies diversifiées et incarnées permet de cultiver une puissance des corps et de la pensée qui, corps et pensées, ne se laissent plus embrigader par les mots d'ordre et les contraintes imposées par les responsables qui nous disent qu'« il faut bien que l'économie tourne », qu'« il n'est pas possible de sortir du nucléaire », qu'avant toutes choses « il nous faut garantir la sécurité énergétique », et autres injonctions qui sont censé·e·s faire de nous des êtres raisonnables qui en aucun cas n'en voudraient ou n'en exigeraient trop. Les écoféministes échappent à l'emprise de l'hyperréalisme parce qu'elles n'habitent pas le même espace-temps que ceux et celles qui s'adressent à elles au nom de La Réalité. Elles répondent à d'autres êtres, à d'autres peuples, à d'autres devenir qui échappent complètement aux chantres de la transition éco-moderniste ou éco-réaliste ou le *business as usual*. Les écoféministes sont décalées et autrement ancrées dans le présent.

Je peux donc passer à la troisième étape qui traite du caractère à la fois sombre et joyeux des récits d'héritage. Mais pour cela, il faut que j'aborde d'abord la question du réchauffement climatique, que je mette face à face le réchauffement et les généalogies rebelles. Parce que...

Vous me direz que, tout de même, nous occupons tou·te·s la même planète, que nous partageons tou·te·s la même réalité du réchauffement climatique, qu'il s'agit là de processus géochimiques, de la vraie matière, de la vraie nature, qui s'imposent à nous, qu'on le veuille ou non, quelle que soit l'idée qu'on se fasse par ailleurs de l'éco-féminisme, l'éco-modernisme ou l'éco-réalisme. Vous me direz que les généalogies ne changent rien aux processus physiques et que la réalité climatique prise dans son ensemble, au niveau de la planète, est non pas plurielle mais qu'elle forme bel et bien une totalité systémique unifiée, et que de par ce fait-là, un certain réalisme est de mise. J'argumenterai au contraire, que la façon dont nous envisageons la Terre, la

connexion des humains au reste du vivant et aux événements qui les dépassent, a des effets réels, matériels, sur les options et les engagements pris. C'est une banalité de dire que la façon dont nous envisageons un phénomène dont nous sommes parties prenantes, orientera notre attention et donc la fabrication des options futures. Mais nous tendons à l'oublier dès qu'il s'agit du réchauffement climatique. Il faut donc qu'on aborde ce point.

Le réchauffement climatique est, de fait, envisagé de façons différentes. On peut relever les façons viriles d'outre-espace de l'envisager, tels que le fait Steward Brant et jusqu'à un certain point James Lovelock, lorsqu'ils utilisent la métaphore de la navette spatiale et disent des humains qu'ils sont l'espèce chargée de piloter le vaisseau qu'est la planète Terre. L'homme doit surveiller et ménager la somme globale des interactions entre l'hydrosphère, l'atmosphère, la lithosphère et la biosphère ou en d'autres mots, il doit piloter les interactions entre les masses d'eau, d'air, de rocs et le vivant. L'équation se fait entre ces masses-là. C'est une telle façon d'envisager le problème du réchauffement climatique qui a fait dire à James Lovelock que des déchets dans l'océan ou que l'usage des pesticides, importaient peu puisqu'ils ne changeaient pas l'équilibre fondamental du système. C'est un tel raisonnement qui fait dire à Steward Brant et aux écomodernistes que nous devons absolument relancer l'énergie nucléaire. Ce qui compte est la somme globale des gaz à effets de serre. Rien de plus, rien de moins.

Mais on peut aussi relever des façons féministes d'envisager le problème du réchauffement climatique et adopter le point de vue des organismes au ras du sol qui sont pris dans l'équation. A l'instar des féministes darwinistes, telles Myers, Hustak, Libowski, on peut s'intéresser à la façon dont la myriade d'interactions terrestres, favorise la démultiplication des niches ou l'empêche, détruit des refuges ou en rajoute, appauvrit ou enrichit la biosphère. Une telle façon d'envisager le problème est inspirée de Lynn Margulis qui, ne l'oublions pas, est aussi l'auteure de la thèse de Gaïa, aux côtés de James Lovelock, à qui elle a donné l'idée que la biosphère était partie prenante et même motrice de l'atmosphère. C'est dire que Lynn Margulis arrive à penser la totalité du système-terre mais qu'elle le fait sans en adopter le point de vue d'outre-espace. Pour les organismes, sur terre, cela fait une différence qu'il y ait des plastiques dans les océans, des pesticides dans les sols, du nucléaire dans l'air. Rien ne peut être écarté comme un simple dommage collatéral. (Retrouver l'échange entre Deborah Bird Rose et Steward Brant à cet effet).

Bref, en un mot, le réchauffement climatique est lui-même pris dans des façons différentes de l'envisager, de l'étudier et de lui donner sens. Les généalogies, ne fut-ce que la façon dont on hérite de Darwin et des sciences du vivant, ont des effets réels et matériels sur notre façon d'affronter le problème.

Mais ce qui m'intéresse davantage – élément intrigant de l'écoféminisme qui fera l'objet de la troisième et dernière étape de cet exposé – est que les féministes darwinistes ou les écoféministes plus généralement, celles-là mêmes qui parlent de refuges, de niches, d'organismes et de processus vivifiants, sont aussi celles qui abordent de façon assez dure, frontale, imagée, crue même, les côtés sombres de l'existence. Les récits d'héritage fabriqués par les écoféministes sont à la fois joyeux et sombres.

Peut-être ne faut-il pas s'étonner du caractère à la fois sombre et joyeux des récits d'héritage. Ce n'est pas pour rien que les écoféministes tournent le dos à la civilisation moderne. Elles prennent acte de ce que cela a coûté. La joie que fabriquent les écoféministes est ancrée dans la réalisation que cette civilisation a trop détruit pour qu'elle ait encore un quelconque avenir devant elle ; et qu'elles sont là, ces femmes, qu'elles agissent, qu'elles œuvrent pour que peu à peu, on en sorte. Nous passons alors d'une ambiance à l'autre (et c'est aussi cela, envisager le problème du réchauffement climatique différemment, c'est aussi une question d'ambiance et d'étoffe affectif). Nous passons de l'optimisme enjoué de ceux qui misent encore sur la capacité du génie humain pour résoudre les problèmes environnementaux ou du pessimisme fataliste de ceux qui savent que le monde est condamné et qui regrettent *quasi* d'avoir mis au monde des enfants, à une ambiance tout autre où s'entremêlent le clair et l'obscur, comme le disent les *wicciâ*, où se rejoignent la joie et la tristesse, où se pensent ensemble, dans les mêmes récits, les ravage et le reclaim (réhabilitation).

Starhawk : Si nous voulons guérir, cicatriser (heal), il nous faut rêver l'obscur.

Toni Morrison : Nous ne pouvons pas nous émanciper si nous n'apprenons pas à traverser le désastre.

Deborah Bird Rose : Il nous faut regarder, triturer, enquêter la nuit (we must look into the dark)

Je vais esquisser brièvement cinq histoires ou récits d'héritage. Certaines histoires, je les ai découvertes en faisant mes recherches sur les actions menées par les écoféministes en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis dans les années 1980. D'autres, je les ai découvertes dans le champ des Humanités environnementales qui est devenu peu à peu le mien. Les histoires abordent des faits divers de nature différente, mais vous verrez qu'elles ne lâchent jamais cette question de ce que l'entrée dans la modernité et le capitalisme, a coûté, et continue à coûter... Nous abordons donc ici la dimension sombre du récit.

Dans une brochure publiée par une association anti-nucléaire et décoloniale pour le Pacific indépendant, en 1987, brochure qui a circulé dans le camps de la paix des femmes en Grande Bretagne et aux Etats-Unis, il y a le récit des tests nucléaires entrepris par les États-Unis dans le Pacific et de ce qui est arrivé aux habitant·e·s des îles Rongelap et Utirik. En 1952, la

bombe BRAVO est testé et les deux îles se trouvent complètement irradiées. Darlene Keje-Johnson témoigne: *Ce n'est que trois jours après l'explosion que les soldats étatsuniens sont venus nous chercher. Les soldats ont dit: « Préparez-vous. Sautez dans l'eau et grimper dans le navire. N'amenez rien, surtout n'amenez rien car on doit partir. Rentrez dans l'eau. » C'est ta maison et tu dois décider, avec les tiens, si oui ou non vous allez partir. Mais il n'y avait pas le temps pour réfléchir. Les gens devaient courir au plus vite et plonger. Il n'y avait pas de navette bateau pour les amener au navire, même pas pour les enfants ni pour les vieux. Les gens devaient nager avec leurs enfants, les vieux, sur le dos. C'était horrible. Et quand on est arrivé sur le navire, chaque famille, parfois ils étaient à douze, recevait une seule couverture et sinon rien, même pas de nouveaux vêtements, donc les gens restaient enveloppés de leurs vêtements contaminés et ils continuaient à brûler... »* C'est ce qu'on appelle une évacuation réalisée par l'armée après effectuation d'un test nucléaire, mais cette femme le dit de façon bien plus incarnée. Une autre femme témoigne des bébés méduses dont les habitantes des îles ont accouchés après l'explosion et combien elles ne reconnaissaient pas ces bébés enfouis dans la chair et les muscles difformes mais qu'elles voyaient que, comme les bébés humains qu'elles connaissaient, ils respiraient. Les méduses respirent. Et une autre conclut et dit aux Anglaises et aux Etasuniennes à qui la brochure est adressée : *« Je n'ai pas besoin de votre pitié et certainement pas de vos larmes, nous en versons déjà assez. Je suis venue vous parler de mon expérience pour que vous y voyiez votre avenir. Je vis dans un pays contaminé, comment allez-vous vivre dans le vôtre ? »*^{vi}

Le printemps silencieux de Rachel Carson (1963). Fin du septième chapitre. A Sheldon, où un programme d'éradication des coléoptères japonais a été mené avec du DDT, les scientifiques décrivent les symptômes d'une sturnelle agonisante, observée peu avant sa mort : *« Bien que l'oiseau n'avait plus la capacité de coordonner ses mouvements musculaires et n'arrivait plus à voler, ni à se tenir debout, il continuait à battre des ailes frénétiquement et à se cramponner dans le vide avec ses pattes tandis que sa respiration devenait de plus en plus laborieuse. »* Plus dure encore – dit Rachel Carson – est le témoignage muet offert par les écureuils morts qui – elle cite à nouveau les scientifiques – *« exhibent une attitude caractéristique du mourant. Le dos est courbé et les avant-bras et les ongles des pattes sont resserrés et ramenés vers le thorax ... Le cou et la tête étaient étendues et la bouche contenait de la poussière, suggérant que l'animal mourant avait mordu et remordu la terre. »* Mais alors, se demande Carson, en acceptant l'acte qui peut produire une telle souffrance d'un autre être vivant, ne sommes-nous pas diminué en tant qu'humain·e ? (dans un chapitre précédent :) Méritons-nous encore le nom de civilisation ? ^{vii}

Autre histoire, autres détails, repris d'un témoignage publié en 1983 dans *Reclaim the Earth : Women speak for Life on Earth* de Leonie Caldecott et Stephanie Leland qui est un des premiers livres états-uniens qui se revendique de l'écoféminisme. Margareth Wright, une sage-femme et intellectuelle, parle de sa petite fille Allison qui meurt d'une méningite après que l'auteure, qui est donc la mère d'Allison, ait négligé son propre savoir (intuitif) de la situation qui lui disait que sa fille était gravement malade et qu'il fallait aller à l'hôpital. La mère avait écouté

le médecin qui lui avait dit qu'il n'en était rien. On s'attend alors à ce que la sage-femme incrimine le médecin mais elle va ailleurs avec son histoire et elle décrit en détail comment elle s'est promené dans la maison et le jardin avec la petite dans les bras pour qu'elles bougent toutes les deux, et qu'elles voient du mouvement. Elle raconte qu'Allison va de plus en plus mal et qu'elle lui prépare une potion d'huiles essentielles mélangées avec des herbes du jardin pour lui faire un long massage, ce qui leur fait à toutes les deux du bien. Et là, la petite sourit. La mère se dit alors que pour les sages-femmes il est peut-être important de prendre la pleine mesure de ce que veut dire « être gardienne des portes » et qu'elle veut apprendre à accompagner les êtres dans la vie mais aussi dans la mort. Ce qui n'enlève rien à la critique qu'elle peut faire du médecin de famille mais là n'est pas l'important. L'important est de prendre l'expérience de la douleur, de faire résonner ce qu'elle a vécu avec Allison, de le réactiver, pour comprendre et sentir au présent combien la sécurité et la maîtrise totales des conditions de vie et de mort sont impossibles. Plutôt, conclut-elle, en matière politique, il faut partir du constat et du fait suivant : nous sommes tous et toutes vulnérables. Elle se tourne alors vers ces hommes qui veulent tant la Guerre Froide et leur dit qu'au fond, ils détestent la Terre, parce qu'ils savent qu'un jour ils devront y retourner et que rien ne leur fait plus horreur que cette impuissance-là. Fameuse fabrication d'un récit d'héritage à partir d'un fait divers (aussi, les conditions de vie *et de mort* nous importent).

Avant-dernière histoire. Peut-être la plus dure, découverte récemment. Cet été, après avoir lu le livre de Norman Ajari, *La dignité ou la mort. Ethique et politique de la race*, je décide d'enfin lire Bell Hooks, *Ne suis-je pas une femme ? Femmes noires et féminismes*, publié en 1981, et une différence entre ces deux livres, me frappe immédiatement : ce sont les détails charnels des expériences vécues par les esclaves ; des détails qui, comme dans les récits qui circulent parmi les écoféministes, sont à la limite de ce qui est possible et supportable de lire et d'écrire. Pourtant, Bell Hooks, comme les autres femmes que j'ai citées, veut clairement qu'on passe par cette souffrance-là. Je vous lis le passage : « *Les femmes noires qui avaient des enfants étaient ridiculisées, moquées et méprisées par l'équipage à bord des bateaux négriers. Bien souvent les négriers mal-traitaient ces enfants pour se délecter du spectacle de la souffrance de leurs mères. Dans leur récit personnel de la vie à bord d'un bateau négrier, les Weldon racontent le cas d'un enfant de neuf mois qui était fouetté sans arrêt car il refusait de manger. Lorsqu'ils ont constaté que ces passages à tabac échouait à faire manger l'enfant, le capitaine ordonna qu'il soit plongé dans une marmite d'eau bouillante. Après avoir essayé d'autres méthodes de torture sans plus de succès, le capitaine lâcha l'enfant par terre, ce qui causa sa mort. Ne tirant pas encore suffisamment de satisfaction de cet acte sadique, il ordonna ensuite à la mère de jeter le corps de l'enfant par-dessus bord. La mère refusa mais fut battue jusqu'à ce qu'elle se soumette.* »^{viii} Et à partir de là, Bell Hooks montrera que telle était au la tâche des négriers, de rendre dociles les esclaves pendant la traversée, de les torturer pour en faire d'autres êtres, et que ce n'est qu'en passant

par là, en saisissant ce que ça voulait dire concrètement, qu'on peut aborder les création des conditions pour un avenir, mené ensemble.

Dernière histoire d'héritage, extrait de *Le rêve du chien sauvage : Amour et extinction* de Deborah Bird Rose, livre de 2012 qui vient d'être traduit. Je pourrais vous lire l'entrée en matière du livre, comment Deborah Bird Rose reprend une description détaillée d'un programme d'éradication du chien sauvage ou le dingo – qui est un parent pour les Aborigènes d'Australie mais considérée comme une peste par les Blanc – et de comment une patrouille de police débarque dans un campement aborigène et massacre, littéralement massacre, tous les chiens malgré des efforts des Aborigènes de les sauver. C'est décrit en détail, comment certains habitants tentent encore vite vite de mettre des chiens en laisse pour les faire passer pour des animaux de compagnies ; avec quelle haine et quel mépris, le capitaine de la patrouille pousse d'un coup de pied les cadavres qui sont dans le chemin, etc, etc. Je me souviens que j'ai failli arrêter de lire le livre. Mais donc je vous épargne de cela et vous lirai le début du chapitre 9, qui démarre sur un fait divers et une photo de dingos, chiens sauvages donc, tués et pendus dans un arbres (par des Blancs donc). *« Après avoir était saisie d'horreur en voyant le dingo dont Jessica m'avait parlé (un autre dingo pendu dans un arbre), j'ai commencé à écrire ; et plus j'en parlais autour de moi, plus je recevais de nouvelles informations de tous ceux sensibilisés au problème. Un soir, un ami d'un ami m'a apporté des photos. Quelque chose m'a tout de suite frappée sans que je sois capable de l'expliquer. Si de telles images sont intolérables, cela renvoie sans doute au fait de voir des chiens accrochés aux arbres. Mais, il y avait quelque chose de plus, de totalement inimaginable : ces chiens étaient dépouillés. Ils étaient réduits à de la chair et des os, une mâchoire et un crâne. On leur avait arraché la peau, sauf à l'extrémité des pattes : petites socquettes laissées intactes par le trappeur. § Comment prendre de la distance face à ces corps sans défense, cruellement abandonnés ? Comment oublier qu'il s'agissait de créatures vivantes ? La souffrance importe, et tous ceux qui ont souffert le savent. En regardant attentivement ces corps démantelés, je me suis dit que même si tout cela a été perpétré après la mort, même s'il n'y a pas eu de souffrance, il y a néanmoins là un acte de destruction d'une violence inouïe. Comment encore voir le visage de ces créatures, y reconnaître le visage de nos proches ? En posant même cette question, on sait au plus profond de soi qu'une telle scène de démantèlement ne laisse aucun retour possible. On est à jamais hanté. »^{ix}*

J'ai gardé cette histoire pour la fin parce que Déborah Bird Rose y montre bien combien le caractère sombre et dur et confrontant des scènes évoquées dans les récits d'héritages, est essentiel. Ce sont ces détails-là, ces faits divers comme on les appelle, qui se trouvent à la limite du supportable, qui doivent néanmoins être vus et sus, parce qu'ils nous obligent. Ils nous obligent à voir en face ce qu'a été et ce qu'est cette civilisation de quelques siècles, qui est le nôtre. Ils nous obligent à penser. Ils nous obligent à agir. Ils nous obligent à réactiver et à sortir de cet état de fait. Deborah Bird Rose, quant à elle, parle de la possibilité de réenchanter la terre (*singing up*) mais qui ne peut se faire qu'à partir du moment on est hanté par les extinctions, tenues par elles.

Il ne faudrait donc pas interpréter les récits d'héritage et leur caractère à la fois sombre et joyeux, comme un retour de la subjectivité de l'auteure, ou la revendication de l'intimité comme devant faire partie du récit, ou d'un tournant quelconque dans la prose anthropologique. Au contraire. Ces récits montrent combien il est difficile de traverser le désastre et de décrire ces faits, et plus difficile encore de se laisser affecter et transformer par eux jusqu'à élaborer d'autres et de nouveaux types de problématisation et d'autres types de récits que celles et ceux auxquels on est habitué, pour signifier ce qui nous arrive. Car il ne s'agit bien évidemment pas d'en rester là et de ne que citer le fait divers, il faut à partir de ces faits divers, développer des arguments et faire importer ce qui s'est passé là, sur le bateau négrier, dans le désert australien. L'auteure est obligée par ce qu'elle a vu et entendu là. C'est devant les mort·e·s et leurs descendant·e·s qu'elle parlera.

Isabelle Stengers à propos de Donna Haraway :

Elle pense à partir du ravage écologique. Ou : Penser au bord du gouffre

Les femmes dont j'ai parlé ce soir sont capables de rêver l'obscur parce qu'elles sont tenues par des filiations et des agirs rebelles. Elles sont capables de traverser le désastre et d'en décrire les menues détails, sans détourner le regard, parce qu'elles sont ancrées dans un présent épais où elles affirment, avec les mort·e·s et leurs descendant·e·s que les jeux ne sont pas joués. Ou peut-être devrais-je dire qu'elles s'en sont rendues capables. C'est femmes réussissent à affirmer et à sentir au présent que la transition écologique est une transition civilisationnelle et qu'on sortira, et qu'on sort déjà, de la Modernité. Le récits d'héritage ne peuvent être que sombres et joyeux à la fois.

Merci de votre attention.

ⁱ Isabelle Cambourakis, Sommes nous trop sage s devant la catastrophe

ⁱⁱ Deligne et zitouni

ⁱⁱⁱ Emilie Hache Nées de la terre

^{iv} Voir aussi stengers sur la magie de starhawk dans les préfaces de *Rever l'obscur seattle et quel monde voulons-nous*. Tel est l'art pratiqué par les sorcières activistes wicca, comme l'a argumenté Isabelle Stengers dans plusieurs préfaces : la magie que pratique et dont se revendique Starhawk est cet art, ce savoir-faire technique et imaginative qui consiste à changer nos perceptions.

^v Check bloodlines, we haven't been in parliament for 400 years, it takes more than a generations, it's in our blood.

^{vi} appelée *Les femmes du Pacifique parlent* et par WWNFIP - Women Working for a Nuclear Free and Independent Pacific, passage 6-7 et 19.

^{vii} Toute la première partie est la fin de *Needless Havoc*, pp. 99-100.

^{viii} (page 60)

^{ix} Page 97 en anglais et xx en français. Première page du chapitre 9. Autres options auraient été 23-25, 92,